PATRICE SALIN

LE VOYAGE

DU VALON

TRANQUILLE.

Chez { CHARDIN, rue Traînée, N°. 1.
P. F. AUBIN, rue Neuve-des-Petits-Champs, près celle de Gaillon, N°. 12.

LE VOYAGE
DU VALON
TRANQUILLE,

NOUVELLE HISTORIQUE,

Par F. CHARPENTIER,
des Académies française,
et des Inscriptions et Belles-Lettres.

NOUVELLE ÉDITION,

Avec une Préface et des Notes servant de Clef.

A PARIS,

1796.

PQ
1735
C86V6

PRÉFACE.

On ne doit pas être surpris de l'accueil favorable que le Public a fait à la Collection des petits Voyages, qui parut il y a quelques années. Les habitans des villes, sur-tout, ont vu avec plaisir ces tableaux, tantôt ingénieux et piquans, tantôt simples et naïfs, des beautés naturelles qui ornent les campagnes, et des voluptés pures et innocentes qu'on y goûte au sein de la paix, loin du fracas et du

tumulte de nos Cités. Ce contraste frappe agréablement l'esprit de l'homme. Les liens qui l'attachent au tourbillon des affaires, ne l'empêchent point de soupirer quelquefois après un repos et une tranquillité qui semblent le fuir pour toujours ; et la seule peinture d'un bonheur dont il ne jouira peut-être jamais, paroît adoucir et suspendre, pour un moment, ces inquiétudes, ces agitations, ces mouvemens, qui ne lui permet-

tent jamais de vivre pour lui-même, ou de s'occuper uniquement du bonheur d'une famille chérie. Voilà peut-être ce qui, dans le dernier siècle, a donné tant de cours aux Bergeries, aux Pastorales, à l'Astrée, et à d'autres Romans où l'on trouvoit des descriptions de lieux et d'objets bien différens de ce que l'on avoit tous les jours sous ses yeux, et de ce que le Poëte latin appelle :

Fumum opes que Romæ.

L'Ame, encore une fois, est comme soulagée, par ces changemens de scène et de décoration : c'est ainsi qu'au septième livre de la Jérusalem délivrée, le lecteur, sortant du carnage et de toutes les horreurs d'un combat meurtrier, éprouve la plus douce volupté, lorsque le Poëte le transporte avec la sensible Herminie sur les bords du Jourdain ; et que sur ses rives toujours vertes, et où l'on n'entend d'autre bruit que le chant des oi-

seaux et le murmure des ondes, il rencontre un vénérable vieillard qui prête une oreille attentive aux chants de trois jeunes Bergers. Au milieu du vaste incendie qui dévore ces contrées, la foudre ne tombe point sur l'humble Valon qu'il habite, et il sait y jouir des bienfaits de la Nature, et goûter un solide bonheur, à l'abri de ces fléaux et de ces tempêtes qui ne frappent que la cime des montagnes, et que la haine, l'ambition,

l'avarice et toutes les passions attirent sur le reste des hommes, sous le masque de la vertu, du courage et de la grandeur d'ame.

Si l'homme étoit de bonne foi, s'il rentroit un moment en lui-même, il comprendroit qu'il n'en coûte rien pour être heureux; et que ce n'est, pour ainsi dire, qu'à grands frais, en se tourmentant et en se donnant beaucoup de peine, qu'il est malheu-

reux et qu'il fait en même temps le malheur de ses semblables. Mais il semble que la plupart des hommes ont renoncé au bonheur, et que les plus sages sont ceux qui se bornent à soupçonner qu'il n'est pas tout-à-fait chimérique, ceux qui ne voient pas, sans quelque attendrissement, tout ce qui peut leur en retracer quelque légère image.

C'est ce que produit la lecture des Voyages faits à

la campagne ; mais ce n'est point le seul avantage qu'on en retire. On y observe aussi avec plaisir la différence que mettent entre ces descriptions, le caractère et le génie des Auteurs. La gaieté et la vivacité de l'un lui font mettre plus d'esprit, d'agrément et de saillies dans sa narration ; la délicatesse et la sensibilité de l'autre, y feront trouver plus de génie et plus de traits qui pénètreront bien avant dans l'ame. Chapelle et Ba-

chaumont ne décriront point le même Voyage (de Provence et de Languedoc), avec le sérieux et le phlegme de Pompignan ; et ce bon Lafontaine, capable néanmoins de prendre tous les tons, pourra bien mettre tout l'enjoûment possible dans le Voyage du Poitou ; il n'aura pas néanmoins assez de malignité pour répandre à pleines mains, comme le joyeux Piron, dans le Voyage d'une ville rivale de sa Patrie, tout

le sel et toute la causticité du mordant Aristophane.

Ajoutons qu'il eut été à désirer que les auteurs de l'estimable Collection dont nous venons de parler, ne se fussent pas bornés presqu'entièrement à nous donner des Voyages modernes. On est bien-aise, sans doute, de comparer les hommes ; mais il est plus utile encore de comparer les siècles, de voir de quelle manière des

gens qui passoient pour avoir de l'esprit, ont rendu compte de leurs sensations à une époque éloignée de nous. On observe avec plaisir quelle étoit alors la manière de voir et de s'exprimer; quelles étoient les mœurs du temps ; quels étoient les amusemens des Sociétés les plus brillantes ; et enfin quelle étoit la distribution à la mode, soit des bâtimens, soit des jardins : le fond du tableau est bien le même ; mais les nuances diffèrent, ainsi

que l'encadrement. On avoit le même but, celui de s'amuser et de s'occuper d'une manière agréable pendant le séjour que l'on devoit faire à la campagne ; mais on ne prenoit pas le même chemin que nous. L'homme sensé n'en conclura pas qu'il doit blâmer ce qui ne se pratique plus aujourd'hui. Le bon sens est de tous les siècles ; et ce n'est point à nous de décider si nos pères ont été moins heureux et moins sages que

nous. Nous serions tout à la fois juges et parties. Soyons plus équitables, et contentons-nous d'examiner avec attention les mœurs des différens âges; prenons ce qu'ils ont eu de mieux : ne blâmons pas légèrement, et ne tournons point en ridicule ce qui, dit-on, n'est plus dans nos mœurs, mais qui souvent devroit y être, comme le jugera peut-être la postérité.

Le lecteur trouvera une

partie des avantages que nous venons de parcourir, dans la Relation dont nous donnons aujourd'hui une seconde Edition. La première parut en 1673, *in*-12 de 152 pages, sans nom de Ville ni d'Imprimeur. Elle est devenue très-rare; sans doute, parce qu'il n'en aura été imprimé que le nombre d'exemplaires suffisans pour la répandre dans la Société qu'elle intéressoit plus particulièrement : Peut-être aussi le déguisement

des noms et le titre de Nouvelle Historique, auront-ils fait prendre le change, et l'auront reléguée dans la classe des Romans, comme l'a fait sans hésiter l'Abbé Lenglet du Fresnoy, qui vraisemblablement ne l'avoit pas lue. A ce titre, l'ouvrage ne devoit pas paroître bien intéressant, et ceux qui ont pu le lire, sans en avoir la clef, ne pouvoient pas en porter un jugement bien favorable; disons mieux, ne pou-

voient en juger en aucune manière. Mais il est certain que c'est un Voyage très-véritable, fait à la campagne par des personnes très-connues, et dont on donne ici une relation très-circonstanciée.

Nous lisons dans le Carpentariana, Paris, 1741, page 417 : « En 1673, Ma» dame Colbert m'enga» gea d'aller à sa belle mai» son de Sceaux, avec elle » et plusieurs autres per» sonnes de distinction.

» Cette partie produisit la
» petite Nouvelle Histori-
» que que j'ai faite, in-
» titulée : le Voyage du
» Valon Tranquille. J'y
» ai fait le portrait de plu-
» sieurs personnes, sous
» des noms empruntés,
» même jusqu'au mien,
» que j'ai donné sous le
» nom d'Amaxite. »

La simple lecture de ce Voyage suffira pour démontrer que le rédacteur du Carpentariana n'a pas été bien servi par sa mé-

moire. Charpentier lui aura parlé d'un Voyage qu'il fit à la campagne, sur l'invitation d'une Dame qui portoit le nom de Colbert : l'Editeur aura cru qu'il s'agissoit de la femme du Ministre ; et, par une suite de cette erreur, il aura placé la scène à Sceaux : idée fausse et insoutenable, comme il sera aisé de s'en convaincre par la clef que nous donnerons à la fin de ce Volume. On y trouvera aussi quelques détails sur Charpentier.

Nous y démasquerons les principaux acteurs; et si la clef ne les fait pas tous connoître, c'est que nous avons jugé convenable de laisser la découverte du reste à la sagacité du lecteur. Nous avouons même, s'il le veut, que cette réserve ne nous donne aucun droit à sa reconnoissance, et qu'elle est un peu forcée de notre part, soit par l'inutilité, soit par la suspension des recherches que nous avions commencées à cette occasion.

Nous donnerons incessamment la relation d'un Voyage fait en 1728, et qui n'a jamais été imprimée. Ce ne sera plus un Voyage de Paris à la campagne, mais un Voyage d'une Provinciale à Paris. Le contraste entre les Auteurs est plus grand encore. Celui-ci est d'un homme érudit, doyen de l'Académie françoise : celui que nous promettons, est d'une jeune Demoiselle, fort aimable et très-spirituelle, mais qui nous fera

grace du grec et des dissertations ; et qui pourroit nous dire, avec Henriette :

Excusez-moi, Monsieur, je n'entends pas le grec.

(MOLIÈRE, *Fem. Sav.*)

Paris, 20 Décembre 1795.

LE VOYAGE

DU

VALON TRANQUILLE,

A LA

PRINCESSE ÆMILIE.

MADAME,

Tandis que toute la France est dans l'attente des grands événemens que doit produire le voyage du Roi, qui ne s'est éloigné de Paris que pour aller faire une campagne aussi miraculeuse que celle de l'année passée, si l'impétuosité de

sa fortune n'est arrêtée par la soumission de ses ennemis, qui ne sauroient avoir recours à un meilleur stratagême que celui-là : en attendant, dis-je, MADAME, que les relations publiques vous entretiennent de tant d'aventures extraordinaires, et auxquelles vous trouverez peut-être quelqu'un de vos amis qui aura part, j'ai cru qu'il étoit assez à propos de vous faire le détail d'un autre voyage, qui ne fera pas tant de fracas dans le monde. Aussi n'a-t-il point eu pour objet le gain des batailles, ni la conquête des Provinces : le seul but que l'on s'étoit pro-

posé étoit une fort honnête oisiveté, et de faire que ceux qui en étoient, oubliassent pour quelque tems les grandes choses dont ils sont capables, afin de ne leur laisser que le soin de mille petits divertissemens où il y a quelquefois tant de plaisir à se mêler. A vous dire le vrai, MADAME, vous devriez en savoir autant que moi, puisqu'on auroit fort souhaité que vous fussiez venue tenir votre partie dans ce voyage, vous qui la tenez si bien par-tout. Cependant, comme j'ai su depuis que vous aviez été invitée de plus d'un endroit en même tems, et que vous n'avez

accordé à personne le bonheur de votre présence, je veux vous donner à deviner en quel lieu et avec qui vous avez manqué de vous divertir le plus agréablement du monde. C'est pour cela, MADAME, que je ne vous parlerai de personne que sous des noms supposés ; c'est une petite malice que je veux bien vous faire : mais agissant d'ailleurs sincèrement, je tâcherai de vous tracer des images si claires de ces mêmes personnes, qu'il ne tiendra pas à moi que vous ne les reconnoissiez au travers de ce déguisement. Peut-être aussi que vous aurez plus de plaisir à ti-

rer ce voile, que si je vous avois présenté les choses à découvert, et que vous me saurez bon gré d'avoir laissé faire quelque chose à votre imagination. Quoi qu'il en soit, MADAME, ce sont là les loix de mon Histoire, il ne m'est pas permis de vous en parler d'une autre manière ; suivez-moi seulement de près ; je commence.

Quand le grand Empereur *Théodat*, eut résolu d'achever la ruine des peuples de la mer Septentrionale, qui, par leur ingratitude et leur insolence, avoient attiré sur eux la colère de ce monarque, et celle du

Roi des trois Isles, il fit ses préparatifs pour se mettre en campagne, avec des forces dignes de sa puissance et de la grandeur de son courage. A jour nommé, il partit des châteaux où il fait sa résidence, proche de la ville Impériale: car, comme les innocens plaisirs de la campagne lui tiennent lieu de délassement dans la profonde application qu'il donne au gouvernement de ses Etats, il demeure ordinairement au château de la Montagne, ou au palais d'Apollon qu'il a fait bâtir, et où les graces naturelles du lieu sont tellement relevées par les a-

dresses de l'art, qu'il s'est fait de ce palais un racourci de tout ce qu'il y a de plus beau au monde. Le départ de ce grand prince ayant laissé quelques momens de loisir à ses conseillers les plus intimes, l'illustre Nicandre qui est de ce nombre, se servit de cette occasion pour aller visiter le château du Valon Tranquille, dont il est Seigneur, et où il ne va presque jamais, à cause qu'il est éloigné de deux journées du séjour ordinaire de la Cour; ce qui ne s'accorde pas avec les affaires dont il est chargé pour le service de Théodat, et dont il s'est toujours

acquitté avec une profonde application et une fidélité inviolable. Cette résolution prise, il fit dessein en même temps d'y mener bonne compagnie ; et comme il est généreux et magnifique, il disposa toutes choses pour procurer à ses hôtes tous les plaisirs dont la saison et la demeure d'un lieu si charmant sont capables. Le nombre étoit renfermé en huit personnes, qui devoient occuper deux carrosses à six chevaux, qu'il fit tenir prêts pour le voyage. Ces huit personnes étoient *Nicandre* lui-même, *Ophigénie* son épouse, *Valentinien* et la Princesse *Eromène*, la Com-

tesse *Eonie*, l'Infante *Caroline*, la Princesse *Larisse*, qui fut arrêtée au moment du départ par un accident imprévu, et *Amaxite* le solitaire. Vous voyez bien, MADAME, que vous voilà fort dépaysée, et que je vous parle une langue qui n'est guères intelligible pour vous; mais peut-être que ce que j'ajouterai vous facilitera l'explication de ces énigmes.

Nicandre est un homme dont la fortune est grande; mais quelque grande qu'elle soit, elle est encore au dessous de son mérite. C'est un génie vaste et capable de toutes sortes d'affai-

res, qui a beaucoup de pénétration, beaucoup de vivacité, beaucoup d'éloquence ; mais une éloquence mâle, nerveuse, ennemie de la superfluité et des termes inutiles. Tout ce qu'il dit est dit avec choix et avec énergie ; son discours est sans obscurité et sans affectation. Il semble que les paroles n'aient de véritable usage que celui qu'il leur donne. Comme il s'est entièrement dévoué au service de Théodat, rien n'est capable de l'en détourner, et quelques dangers dont il ait pu être menacé, il n'a jamais balancé dans son devoir. C'est par ses soins que s'est terminée

une des plus grandes affaires de nos jours; et il a fait paroître dans cet emploi très-épineux un courage ferme, un esprit infatigable, une adresse sans pareille. Au milieu de ses occupations sérieuses il ne laisse pas de trouver des momens pour faire paroître les autres qualités de son ame, que j'appellerois volontiers les qualités paisibles, pour les opposer à ces autres qui font tant de bruit. Il est d'un esprit agréable, d'une conversation aisée; aime les Belles-Lettres, et s'y est appliqué avec succès. On peut s'assurer de son amitié quand il l'a promise; mais com-

me il est fort sincère sur ce point, il est aussi assez réservé à la promettre. Du reste, il a l'air grand, et qui sent sa personne de qualité. Il a je ne sais quoi sur le visage qui imprime le respect aux étrangers, et la joie à ses familiers amis.

Ophigénie est une Princesse de la Maison du grand Ophigène ; cet homme extraordinaire, qu'il semble que le Ciel n'ait fait naître que pour bannir les désordres, et rappeler les vertus exilées. C'est une Dame qui a un vrai port de Reine, et qu'on a toujours mise au rang des plus belles personnes :

mais ce qui la rend encore plus recommandable, est une bonté singulière, et la tendresse qu'elle a pour les misérables, qu'elle assiste volontiers de tout son crédit. Elle se plaît extrêmement aux ouvrages de tapisserie, dont elle pourroit disputer le prix avec Minerve même; elle y passe souvent les journées entières, hormis quelques heures qu'elle donne parfois au jeu, pour se délasser l'esprit, et dont elle se retire toujours avec beaucoup de modération, quoiqu'elle ne soit pas du nombre de ces insensibles qui voient avec indifférence la perte et le gain.

Valentinien est de cette fameuse Province, où les Romains mêmes envoyoient leur jeunesse s'instruire le corps et se polir l'esprit. C'est un homme de grande taille, fort dégagée, et qui marche avec beaucoup de grace. On ne peut pas avoir plus de valeur qu'il en a fait paroître en plusieurs Campagnes où il a commandé les armées du grand Théodat. Ses blessures en sont des témoignages incontestables. Il a été Gouverneur d'une forteresse très-importante, dans l'Ausonie; et quoique le sort des armes ait permis qu'il en ait été dépossédé par les enne-

mis, il est vrai de dire qu'il fit paroître tant de jugement et de bravoure dans sa défense, qu'il fut moins glorieux aux ennemis de le vaincre, qu'à lui d'avoir si long-temps occupé toutes les forces d'une grande Monarchie, pour la conquête d'une seule Place. A ces qualités Martiales il joint une humeur douce et facile, des manières honnêtes, et laisse plus à penser de son mérite, parce qu'il n'en parle jamais, que s'il en parloit aussi souvent qu'il en a de sujet.

La Princesse *Eromène*, son épouse, a de l'esprit infiniment;

mais un esprit fin, vif, fortifié par la lecture et par une exacte connoissance de presque toutes choses. Elle parle juste, suit un raisonnement avec beaucoup d'exactitude, va droit à la difficulté et la résout fort bien. On remarque en elle une véritable piété, sans avoir rien d'affecté ni d'incommode. Elle est toujours fort propre sur sa personne, et a un air de perpétuelle jeunesse : la seule chose que je souhaiterois en elle, c'est qu'elle craignît un peu moins de verser en carrosse, et qu'il ne lui prît pas envie de descendre si souvent. A cela près, je la tiens incomparable,

et trouve en elle mille choses à louer sans en trouver une seule à reprendre.

La Comtesse *Eonie* est une jeune veuve, brillante, enjouée, mortellement ennemie de la contrainte, et qui ne craint rien tant que de suivre l'inclination d'un autre, en se faisant un peu de violence. Elle avoit épousé d'abord un homme dont elle regrette la mémoire, et avec qui l'on dit qu'elle a vécu en grande concorde. Mais les maximes qu'elle débite incessamment pour maintenir la liberté de son Sexe, laissent à juger que s'il

y a eu beaucoup de concorde dans son premier mariage, il faut qu'il y ait eu beaucoup de complaisance de la part de son époux. Quant au second, ils ont été peu de temps ensemble, et presque toujours en divorce. Je n'ai pu découvrir d'où venoit la faute, mais je crois qu'elle venoit du mari, qui n'avoit pas voulu se servir des avis qu'elle lui avoit donnés elle-même, et qui n'avoit fait nulle réflexion sur la répugnance avec laquelle elle se rangeoit sous son empire. Tout cela à part, elle ne laisse pas d'avoir un grand fonds de douceur. Elle a la voix belle,

chante délicatement : il n'y a rien de plus agréable qu'elle en conversation ; la mélancolie la plus obstinée ne sauroit lui résister ; sa façon de s'exprimer est charmante et souvent surprenante. Quand elle fait un conte, elle ne laisse rien échapper d'où elle puisse tirer occasion de rire ; et tout ce qu'elle dit est assaisonné d'une grace si particulière, qu'elle n'a pas sujet de craindre qu'on la puisse copier. Sur-tout à table elle n'a pas sa pareille ; et quoiqu'elle soit extrêmement sobre, elle a souvent la force de mettre les autres en état de ne l'être guères : en un mot,

elle est la joie de toutes les compagnies où elle se rencontre, et le souhait de tous ceux qui la connoissent.

L'Infante *Caroline* est une jeune personne fort bien faite, de naissance illustre, et de beaucoup d'esprit. Il y en a peu de son sexe qui entendent la langue des Savans comme elle, et l'on est souvent etonné de la surprendre avec les plus excellens livres de l'antiquité, qu'elle lit sur les originaux. Cette capacité qui la relève extrêmement au dessus des autres Dames, ne la rend point plus fière, ni plus méprisante;

au contraire il semble qu'elle ait peine à supporter l'éclat de son mérite, et n'en reçoit jamais de louanges qu'il ne lui monte un rouge au visage, qui se mêle à la blancheur de son teint, ce qui fait croire que cette modestie ne lui est donnée de la Nature que pour la rendre encore plus belle. Elle s'est engagée dans une société de Vestales, où l'on ne peut entrer si l'on n'est de la première Noblesse. Elles ont cela de commode, qu'elles ne laissent pas de vivre dans le monde, et qu'elles peuvent se détacher de la troupe pour se marier quand elles veulent, ce

qu'elles ne font pas toutefois qu'avec beaucoup de précaution; ne pouvant guères tenir un rang plus honorable que celui que leur donne leur voile.

Amaxite le Solitaire est un ancien ami de Nicandre, et qui s'est attaché à lui par une inclination toute d'estime, et par un pressentiment secret des grandes choses où il a toujours cru que Nicandre étoit destiné. C'est un homme qui a beaucoup lu et beaucoup travaillé dans le cabinet, et qui s'est fait par là une occupation plus agréable qu'utile.

Cette vie sédentaire ne lui a pas laissé une taille aussi fine qu'on pourroit souhaiter; mais il ne laisse pas de marcher aisément, pourvu qu'on ne le presse pas trop, et qu'on ne lui propose point de se promener en remontant certaines collines, dont il aime mieux boire le bon vin, que d'aller par curiosité en visiter le plan. Il a un grand fonds de gaieté, et débite assez facilement ce qu'il sait. Il se plaît à la bonne chère, et à l'entretien des Dames; aime un peu quelquefois à disputer; mais ce n'est que pour l'exercice de l'esprit, et pour rendre la conversation

plus éveillée. Il seroit de meilleure compagnie s'il savoit un peu le jeu; mais il a eu de tout temps une si forte aversion pour cette espèce d'oisiveté, qu'il s'en est quelquefois voulu du mal; parce que cela le rendoit moins complaisant avec des personnes pour qui il a d'ailleurs la dernière déférence. Il est grand ennemi de la dissimulation, et tient que d'user de fourberie avec tous les hommes c'est un crime; mais que c'est un sacrilége, ou quelque chose de pis encore, que d'en user avec ses amis. Ainsi étant grand amateur de la bonne foi en toutes choses,

il l'est même dans la dispute ; et cette sincérité avec laquelle il raisonne, est cause qu'il se moque quelquefois de certaines gens, qui soutiennent obstinément des opinions fort douteuses, et dont ils se font des principes plutôt par des considérations d'intérêt, que par des convictions évidentes. C'est ce qui le pourroit faire passer pour indécis, quoiqu'il n'y ait rien de plus ferme que lui dans la défense de la vérité, quand il l'a reconnue.

La compagnie eût été complette si la Princesse *Larisse* n'eût point déserté ; mais elle

s'excusa le mieux qu'il lui fut possible ; ce qui ne laissa pas de déplaire extrêmement, car c'est une Dame d'un mérite très-rare. Je suis bien fâché même que son absence ne me donne pas l'occasion de parler d'elle ; car, que n'aurois-je point dit de sa beauté, de sa bonne grace, de cette taille admirable, de ce souris qui lui est naturel, et qu'il semble que les Amours aient formé ; en un mot, de cet agrément incomparable qui se mêle à tout ce qu'elle dit et à tout ce qu'elle fait ? C'eût été, sans doute, un des plus considérables personnages de mon Histoire, et qui

n'auroit pas manqué de me fournir quelque bel incident; mais il s'en faut passer, et revenir au reste de la troupe, qui, ne faisant plus de fondement sur elle, se rendit d'assez bon matin chez Nicandre, où ils se devoient joindre.

Le jour ne parut jamais plus riant, et chacun étant monté en carrosse, ils partirent avec une joie incroyable, et prirent le chemin de la *Ville Forestière*, où ils arrivèrent à une heure après midi. Après qu'on eut mangé, les Dames se reposèrent quelque temps dans leurs appartemens; et quand elles eu-

rent appelé leurs femmes, et qu'elles surent qu'il restoit encore deux heures de soleil, elles remontèrent en carrosse pour passer la montagne ce jour-là même, et vinrent coucher à la *Tente Royale*, qui avoit servi de logement au grand Théodat, lorsqu'il étoit sur la route. Le soir ils allèrent visiter un bon Hermite, qui a une grotte fort agréable en ce lieu, et qui leur envoya une salade de son jardin, composée d'herbes si fraîches et si bien choisies, qu'il paroissoit que l'austérité de sa vie ne l'avoit pas rendu ennemi de toutes sortes de délicatesses. Après souper,

on ne songea qu'à dormir ; et le lendemain, chacun se leva de bon matin, pour se rendre avant midi au Valon Tranquille, qui n'en est éloigné que de cinq heures de chemin. On n'eut pas marché une heure, qu'on se trouva sur les bords de la rivière de *Sinea*, qu'il fallut passer dans les vaisseaux qui sont toujours au rivage. De-là on traversa une forêt, au sortir de laquelle on commença à entrer sur le territoire de Nicandre. Alors toute la compagnie salua les Génies du lieu pour se les rendre favorables, et les prier de contribuer aux divertissemens qu'-

elle étoit résolue d'y prendre. On marcha quelque temps dans une campagne fort unie, et toute couverte de bleds à demi épiés; après quoi on découvrit les arbres de Nicandre, ce qui causa un redoublement de joie. On entra, peu après, dans une longue avenue, bordée des deux côtés d'une rangée de grands Ormes. A droite et à gauche, on en voit de petits que Nicandre a fait planter depuis trois ou quatre ans, et qui préparent à cette ancienne avenue un merveilleux ornement, dont l'on goûte déjà le plaisir en imagination. Du milieu de cette route on aperçut

le Château, qui consiste en un grand corps-de-logis de pierre de taille, couvert d'ardoises, accompagné de deux pavillons et de deux aîles de même structure, qui enferment une cour spacieuse où l'on vint descendre. Chacun admira alors la beauté et la solidité de ces bâtimens, qui sont d'un ordre Ionique assez simple, mais d'une pierre si blanche et si unie, et d'un dessin si bien entendu, qu'il seroit mal-aisé de ne pas louer l'architecte qui en a eu la conduite.

Après avoir contenté sa première curiosité de cette agré-

able vue, Nicandre mena les Dames dans une grande salle, percée sur la cour et sur le jardin, et de laquelle on entre dans l'un et dans l'autre. On s'y rafraîchit quelque temps, on y causa, on y rit; après quoi le maître-d'hôtel de Nicandre parut, ce qui fit qu'on passa dans une autre salle, où l'on trouva un grand dîné, qui servit de première scène à ces magnifiques opéras, dont la compagnie fut régalée continuellement. Le repas fini, on s'alla reposer quelque temps, et l'heure de la promenade étant venue, on se rendit dans le petit jardin du Château,

qui ne consiste qu'en plusieurs parterres en broderie, dont les bordures sont composées de toutes sortes de fleurs, qui par leur éclat et leur variété, surprirent agréablement la vue. De-là, on passa dans un grand clos de fruitiers, si bien plantés et si bien cultivés, qu'on auroit peine à trouver rien de plus charmant en ce genre. C'est un carré de huit ou dix arpens, entouré de belles murailles, et tout couvert de buissons de toutes sortes d'espèces, de fruits plantés en quinconce, dont les allées sont très-larges et très-égales. Tous les buissons

sont taillés avec une adresse admirable, le Jardinier ayant ôté les branches du dedans, pour n'en laisser qu'un rond de celles de dehors, qui se joignant parfaitement, font de l'arbre entier une espèce de coupe, dont l'ouverture est tournée vers le ciel pour en recevoir les influences, et pour recueillir l'épanchement des larmes de l'Aurore. Les murs sont tapissés de Poiriers et de Pêchers qui s'épanouissent en forme de grands bouquets appliqués contre les pierres, et qui sont palissadés si proprement, qu'il n'y a pas une petite branche qui passe

l'autre. On traversa ce grand verger, lorsque le soleil commençoit à s'abaisser, et qu'il ne jetoit plus ses rayons dans ce lieu qu'au travers de deux rangées de Tilleuls qui bornent la vue du côté du Couchant, et qui forment une allée couverte hors du Verger, paroissant plus des deux tiers au dessus de la muraille de clôture. On sortit de là par une porte à balustres, qui donne entrée dans cette belle allée de Tilleuls, au bout de laquelle on trouva un grand escalier de pierre, par où l'on descend dans une autre allée traversante, qui commence à être

sur le penchant de la colline; et d'où l'on voit ce Valon si beau et si tempéré, qu'il en a remporté par excellence le nom du Valon Tranquille. Ce Valon est au Midi du Château, et fait un retour devant le logis, pour aller joindre un autre Valon qui est au Nord du même Château, où est un bois de haute futaie, le plus délicieux du monde Les arbres y sont par degrés, comme dans un amphithéâtre; et dans le fond, ils sont si touffus, que la tête des Chênes, des Ormes et des Hêtres y paroît comme du buis dans un parterre. Mille belles allées percent le bois

d'un bout à l'autre; la pente en est facile; on y coule plutôt qu'on n'y descend; et les routes pour remonter sont si douces, et pratiquées avec tant d'adresse, qu'on doute avec raison si l'on remonte autant que l'on a descendu. Ceux qui se laissent charmer au plaisir des oreilles n'ont que faire d'y mener de musique de voix, ni d'instrumens. Il semble que tous les Rossignols et toutes les Fauvettes l'aient choisi pour réduit, et rien ne trouble cette agréable musique, que le murmure de quelques petits ruisseaux qui tombent de rochers en rochers, et qui font

mille cascades. Le Palais de Nicandre est entre ces deux Valons, au milieu desquels s'est rencontrée une croupe sur laquelle il est bâti ; de manière que si les Valons étoient comblés d'eau, cette croupe de terre paroîtroit comme un grand vaisseau, qui présenteroit le côté droit au Septentrion, le gauche au Midi, et dont le Château de Nicandre seroit la poupe. Et c'est ce qui est cause que dans quelques anciennes chroniques du pays, que j'ai lues, il est appelé le Château du Navire. Il s'y trouve même un conte assez extraordinaire, que je ne puis

passer sous silence, qui rend raison de ce nom, et pourquoi ce petit canton est appelé le Valon Tranquille. On y lit donc que dans les siècles de la plus haute antiquité, il y eut un hiver fort grand, et où il tomba une si prodigieuse quantité de neiges, que les montagnes en furent couvertes de six pieds, et que les valons en étoient comblés entièrement, parce que le vent les chassoit dans les fonds à mesure qu'elles tomboient. Le dégel étant venu ensuite tout-à-coup et sans donner le loisir aux eaux de s'écouler, il se fit en ces quartiers une inonda-

tion prodigieuse, qui abima la plupart des maisons, des hommes et des troupeaux. Qu'alors un Seigneur du pays qui possédoit dans ce Valon un petit Château, qui avoit été entraîné par les eaux, s'étant sauvé heureusement sur la colline, avec la meilleure partie de sa famille, commença à y bâtir une espèce de petit vaisseau pour lui servir d'asile contre l'inondation si elle continuoit. Ce bâtiment achevé, il ne se contenta pas d'y mettre à couvert les siens, mais même plusieurs personnes des environs qui purent parvenir jusques à lui. Entr'autres il donna

retraite à une jeune Nymphe, qui avoit vu périr ses parens dans ce malheur public, et qui ne s'en étoit garantie que par miracle. Cette Nymphe devint si belle avec l'âge, que lorsqu'elle fut en état d'être pourvue, Apollon même en devint amoureux. Il n'est pas possible de résister aux tentations d'un Dieu aussi beau qu'Apollon : elle succomba comme toute autre auroit fait, et ne lui demanda pour toute récompense, sinon de pouvoir rendre des graces dignes à son bienfaiteur, et de faire que le petit vaisseau où elle s'étoit sauvée, et où elle avoit

trouvé tant d'honnêteté et de bonté, eût un renom immortel. Lorsqu'elle faisoit cette demande, ce vaisseau étoit à sec dans le fond de la vallée, où il s'étoit abaissé avec les eaux; mais à l'instant même Apollon, qui accorda sa prière, le convertit en rocher, qui s'étendant en longueur et en largeur incomparablement au delà de ce qu'il étoit, s'éleva du milieu de ce Valon comme une petite montagne, qui ne laissoit pas de garder sa première figure. Apollon le fit voir à cette Nymphe, et lui dit que ce Navire dureroit désormais autant que le monde. Puis, ajou-

ta-t-il, comme tu as été sauvée en ce lieu, c'est aussi sur ce lieu que je jetterai à l'avenir mes plus favorables regards. Quand l'hiver désolera les campagnes d'alentour, je veux qu'il règne une perpétuelle paix dans ce Valon, qui pour ce sujet sera désormais appelé le Valon Tranquille. Je veux que tout ce qui y viendra soit plus excellent qu'ailleurs; que les arbres y soient plus verds; que les fruits y soient plus savoureux; que les animaux y soient plus gras; que le gibier y soit d'un goût plus relevé; enfin je veux que ce Valon soit immortalisé par la plume

de mes serviteurs. Quant à ton bienfaiteur, je veux que sa postérité possède ce lieu à jamais, et que la générosité dont il a usé envers toi, soit une vertu inséparable de sa maison. Lorsque toutes les provinces des environs, jusqu'aux deux mers, seront sous la puissance d'un Roi qui portera mon nom, ce petit canton de terre sera possédé par un homme que je favoriserai de mes dons les plus précieux, et qui relevera l'éclat de ce lieu, par l'amour qu'il aura pour lui. Voilà ce que j'ai trouvé dans un ancien livre, écrit en vieilles lettres, et en vieux langage

que j'ai eu beaucoup de peine à déchifrer. Mais il ne faut pas trop s'attacher à ces antiquités; quoique, à dire la chose comme elle est, ce petit tertre sur lequel est bâti le Château de Nicandre, ayant véritablement la figure d'un vaisseau, peut avoir donné lieu à cette fable. Tout ce que l'art peut ajouter à cette situation, n'y a pas été oublié. Les allées qui sont à micôte sont toutes en terrasse, et soutenues de gros murs avec des appuis, entre lesquelles il y en a une qui sert de mail. A l'endroit où la côte devient un peu plus roide, et est le mieux exposée au Midi, on

voit un clos de vignes d'un prix inestimable. Tout ce qu'il y a d'excellent en ce genre a été ramassé en ce lieu. On y a apporté non-seulement du plant des meilleurs vignobles de la France, comme de Bourgogne et de Champagne; on en a fait venir même de Grèce, d'Espagne, d'Italie, pour ne pas dire de Cioutat, de Frontignan, et du fameux terroir de S Laurens, qui tous ont conservé l'excellence de leur origine, sous un climat si heureux. L'espace qui se rencontre entre le pied de cette colline et un long canal d'eau vive et claire, est employé à un grand potager di-

visé en divers carreaux, où les légumes les plus exquis sont en abondance. Un peu plus loin, sont trois grands étangs, sur lesquels on peut prendre mille plaisirs par le moyen des petites barques qui y sont. Plus loin encore est une enfonçure, où la vue se promène entre plusieurs détours que font les collines, et se va perdre enfin dans un si agréable lointain, que les plus savans Paysagistes n'ont jamais rien inventé de si diversifié ni de si divertissant. Les collines opposées à cette vigne délicieuse, ne sont couvertes que de thym et de serpolet, où cent trou-

peaux de moutons plus blancs que la neige, et mille belles vaches viennent tous les jours paître, et représentent aux yeux une image vivante de l'abondance et de la félicité du siècle d'or. Les nouveaux habitans du Château de Nicandre virent une partie de ces beautés dès le premier jour, et remarquèrent les autres ensuite, n'étant pas possible de tout voir en une après-dînée. La nuit venue, on rentra dans le Château, dont les appartemens se trouvèrent éclairés d'un nombre infini de lumières, qui sembloient tirer un nouvel éclat de celui des ameublemens. Il ne se peut

rien voir de plus propre ni de plus poli : c'est une abondance sans superfluité, une magnificence sans luxe. Mais ce qu'il y a de plus estimable, c'est que la plupart de ces ameublemens, sont l'ouvrage des mains de la Princesse Ophigénie, qui entr'autres qualités excellentes qu'elle possède, a celle de haïr souverainement l'oisiveté. Aussi eut-elle la satisfaction d'entendre admirer la beauté de ces ouvrages, les douces nuances des couleurs, la nouveauté des dessins, et le juste assortiment des étoffes. Quand on eut passé une partie de la soirée à consi-

dérer ces choses, on vint avertir que le souper étoit sur table, ce qui obligea tout le monde de descendre à la salle où l'on devoit manger. Ici, MADAME, je m'arrêterai, pour vous prier de me dispenser de vous marquer réglément tous les repas que l'on faisoit en cette agréable demeure : je vous dirai seulement en général, que tous les jours la table étoit servie à dîner et à souper, avec une grande profusion de viandes et de liqueurs les plus exquises : tantôt il sembloit que les forêts et les campagnes des environs eussent été dépeuplées, pour fournir le gibier ; tantôt il sem-

bloit qu'on eût mis à sec les rivières pour en tirer ces gros poissons, qui n'avoient rien à craindre, ni des hameçons ni des filets. La friandise des entremets et l'abondance du dessert étoient de même force, et plusieurs ont souhaité souvent se pouvoir dérober quelques repas, pour avoir plus de plaisir aux autres. On passa les deux premiers jours à reconnoître toutes les beautés de ce lieu, et à recevoir les visites des plus illustres seigneurs des environs, et du corps des villes voisines, qui venoient faire leurs complimens à Nicandre, et lui demander la continuation de ses

bons offices dans le conseil du grand Théodat. Quelque temps après on rendit les visites, et on commença à faire des parties de chasse, où les dames parurent des premières. Réglément on se levoit sur les huit heures du matin. Quand on étoit habillé, on alloit faire ses prières dans l'enclos du Château. Ensuite, chacun prenoit son parti suivant son inclination, pour se promener, pour méditer, pour lire, ou pour faire quelqu'autre chose jusqu'à midi; et l'après-dinée les divertissemens étoient communs. Il y eut quelques jours de pluie, pendant lesquels on se prome-

na dans une galerie qui fait une des aîles du Château, et qui de ses fenêtres laisse voir ce Valon délicieux dont nous avons parlé. Là, on discourut de mille choses agréables, on inventa de petits jeux, et on fit tout ce qu'il faut faire pour ne point songer à se plaindre du mauvais temps. La Comtesse Eonie et le Solitaire Amaxite se disputoient souvent sur les loix de l'hyménée: elle, prétendant toujours qu'un mari étoit un bisarre, s'il trouvoit mauvais quelque chose que sa femme voulût faire; et lui de son côté, soutenant toujours qu'une femme vertueuse ne doit rien vou-

loir qui puisse donner du chagrin à son époux. La Comtesse qui prise la liberté sur toutes choses, avoit des emportemens très-agréables sur ce sujet, et le Solitaire prenoit garde à ne la pas irriter, qu'autant qu'il falloit pour l'entretenir en humeur de parler. Enfin, je ne sais ce que la chaleur de la dispute lui fit dire alors, qui ne plut pas à la Comtesse, mais elle lui fit une réponse plus sèche qu'à l'ordinaire : Vous avez très-bien fait, lui dit-elle, de ne vous pas marier, car vous raisonnez justement comme font ceux avec qui les femmes ne sont pas trop heureuses.

Vous jugerez de moi ce qu'il vous plaira, Madame, répondit Amaxite en souriant; mais vous établissez dans le mariage des loix si dures et si pesantes pour les maris, que vous ne devez pas vous étonner si les esprits foibles comme le mien s'en effarouchent. Je n'établis point d'autres loix, dit Eonie, sinon qu'il faut qu'un mari trouve bon tout ce que sa femme veut faire. J'en suis d'accord, Madame; mais ne faut-il pas aussi qu'une femme trouve bon tout ce que son mari désire? Peut-être, répondit-elle. Ce *peut-être*, reprit Amaxite, signifie à peu près autant que

non; et parce que vous auriez eu honte de le dire tout cruement, vous l'avez couvert sous ce mot ambigu. Mais pour vous faire voir que cette liberté absolue que vous voulez établir aux femmes, nuit souvent à leur propre repos, trouvez bon, Madame, que je vous demande, si vous croyez en conscience qu'il n'y ait jamais eu au monde de mariage heureux, et qu'il n'y en ait point encore? Je ne crois pas cela, dit la Comtesse, et elle n'avoit garde de répondre autrement devant les Princesses Ophigénie et Eromène, qui vivent avec leurs époux dans une merveilleuse

correspondance. Vous croyez donc, reprit Amaxite, qu'il y a quelque mariage où l'on vive heureusement? Sans doute, dit-elle. Et s'il y en a quelqu'un de la sorte, ajouta-t-il, est-ce celui où le mari et la femme s'aiment réciproquement? Je n'en connois pas d'autre. Cela étant, reprit Amaxite, il faut que la femme fasse tout ce qu'elle pourra pour être toujours aimée de son mari, et lui tout de même, pour être toujours aimé de sa femme, afin d'être heureux ensemble. Je le pense, dit Eonie. Cependant, Madame, poursuivit Amaxite, pensez-vous qu'une

femme fasse tout ce qu'elle peut pour être aimée de son mari, quand elle a si peu d'égard pour lui, que d'entreprendre toutes choses sans se mettre en peine s'il s'en fâchera ou non? Vous direz ce qu'il vous plaira, répondit la Comtesse, mais on ne doit jamais se contraindre, quoi qu'il puisse arriver; et il me semble que ces maris impérieux dont vous me parlez, sont de fort dégoûtantes gens, s'ils croient qu'on leur doive sacrifier toutes nos pensées. Je ne serai jamais de cet avis; les hommes font fort bien d'en user de même. Il est mal-aisé, Madame, repartit A-

maxite, de répondre à un discours aussi violent que le vôtre, et qui comprend tant de choses. Je ne prétends point défendre le parti de ces hommes impérieux, qui me font frayeur à moi-même ; mais je prétends vous soutenir qu'il n'y a point d'amour sans complaisance, et qu'ainsi il faut que les Dames aient beaucoup de complaisance pour leurs époux, si elles veulent que l'amour dure entr'eux. Et les hommes, reprit la Comtesse ne doivent-ils pas, de leur côté, avoir la même complaisance? On n'en doute point, répondit Amaxite. Quand donc une femme

veut aller en quelque divertissement, ajouta-t-elle, il faut que son mari ait la complaisance de le souffrir; autrement s'il s'y oppose, ou qu'il s'en fâche, vous devez confesser que c'est lui qui manque le premier de complaisance, et qui est cause du désordre qui peut naître ensuite. Vous avez raison, dit Amaxite, si cette répugnance vient d'une humeur tyrannique; mais si c'est par amour qu'il ne peut se résoudre à quitter sa femme, dites-moi, en conscience, doit-elle se refuser à son époux pour se donner à une autre compagnie? Vous voyez beaucoup de maris, dit

Eonie, qui aient tant d'amour pour leurs femmes. Je ne sais pas, Madame, s'il y en a beaucoup, mais nous ne parlons que de ceux-là, qui par cette raison, ont droit de demander qu'on ait pour eux les mêmes tendresses, et qu'on ne les laisse pas à quartier si librement. Les voilà bien malades, dit la Comtesse, n'est-on pas assez long-tems avec eux sans qu'ils viennent se mêler par-tout où nous sommes? Mais, Madame, dit Amaxite, on n'aime plus dès qu'on parle de la sorte, et dès qu'on ne prend plus de plaisir à être ensemble; et il n'y a rien qui touche plus

cruellement celui qui aime encore, que ce désir de s'éloigner de lui, parce qu'il marque du dégoût et du mépris. Et si vous vouliez y prendre garde, vous remarqueriez que les plus grands divorces n'ont eu pour fondement que ces petites libertés que les femmes prennent par fois un peu trop fièrement, et que les maris qui ont fait le plus d'éclat, sont ceux qui les ont le plus ardemment aimées. Voilà qui ne va pas mal, dit Eonie; sur ce pied-là une femme doit se priver de toutes sortes de plaisirs. En vérité, continua-t-elle, vous ne songez pas à ce que vous dites,

et c'est une barbarie insupportable, que de vouloir que pour être toujours bien avec son époux, on soit dans une gêne perpétuelle. Ah! Madame, dit Amaxite, je suis bien étonné que moi qui ai vécu dans le célibat, sache plus des mystères d'amour que vous-même. Oui, Madame, l'amour est une contrainte perpétuelle, il n'y en a point sans cela. C'est dans cette vue que les Poëtes ne nous parlent jamais de l'amour, qu'ils ne nous parlent de liens, de chaînes, de captivité, pour figurer la perte véritable que l'on fait de sa liberté dès qu'on s'engage à l'amour. C'est pour-

quoi, puisque vous avez tantôt avoué qu'il n'y a point de mariage heureux que celui où il y a de l'amour, il faut aussi de nécessité avouer que, pour vivre heureusement sous les loix de l'Hyménée, il ne faut pas avoir tant de répugnance à la contrainte, que vous en faites paroître. Mais vrai-semblablement, Madame, vous n'avez disputé que par divertissement; et je m'imagine que si vous étiez encore engagée sous les mêmes loix, vous auriez une conduite bien différente de celle que vous avez voulu soutenir; et que celui qui auroit le bonheur d'être aimé de vous, seroit un

des plus heureux hommes du monde. Moi, dit Eonie, je ne veux point aimer ni me marier, puisque le mariage et l'amour ont des suites si chagrinantes, et qu'il ne nous offre que des chaînes. Vous ferez ce qu'il vous plaira, Madame, dit Amaxite, mais ces chaînes ne doivent pas effrayer. Elles ne sont que de roses et de jasmins. C'est une prison qui vaut mieux que la liberté. Hé, mon Dieu! dit la Comtesse, ne parlez que de ce que vous savez par expérience, et ne vantez point tant les douceurs du mariage, puisque vous n'en avez jamais essayé. Pour moi je

m'en suis si mal trouvée la dernière fois, que si j'ai eu quelque sujet de me consoler au milieu de cette infortune, c'est de ce qu'elle n'a pas duré longtemps, et vous-même n'avez pas tellement désapprouvé ce sentiment dont je ne me cache guères, que vous n'ayez jugé que je pouvois sans scrupule honorer le tombeau de mon dernier époux, de ces six vers que vous m'avez donnés :

Reçois de moi, chère moitié,
Pour gage de mon amitié ;
Ce tombeau qu'aucun ne t'envie.
Je dois bien justement te rendre cet
honneur ;

Car le dernier jour de ta vie
Fut le premier de mon bonheur.

Après quoi je vous laisse à penser si vous devez prendre ma défense, contre ceux qui me blâmeroient de parler si franchement. Il est vrai, Madame, dit Amaxite, que je vous ai donné ces vers; mais vous m'en aviez fourni la pensée toute entière. Qu'importe, répondit Eonie, vous ne l'auriez pas mise en œuvre si vous ne l'aviez estimée raisonnable. Sur cela Nicandre dit qu'il falloit qu'Amaxite ne fût pas trop mal avec Eonie, puisqu'il faisoit des vers pour elle. Vous verrez, dit

Valentinien, que toutes les contestations qu'ils ont ensemble, ne se font que par politique, et pour empêcher qu'on ne se défie de leur intelligence. Ne pensez pas vous en moquer, dit Eonie, nous ne sommes pas toujours d'avis contraire. Vous me faites beaucoup d'honneur, Madame, dit Amaxite, de parler de la sorte, et si je m'étois aperçu plutôt de cette correspondance, j'aurois prétendu qu'elle m'eût été un peu plus avantageuse. Comment, dit la Princesse Eromène, vous êtes donc un homme à prétentions? Et pourquoi non, Madame, répartit Ama-

xite ; m'en croyez vous tout-à-fait exclus ? Je ne dis pas cela, répondit Eromène ; mais il me semble que vous êtes trop élevé dans la contemplation, pour vous abaisser jusques aux passions qui entraînent le commun des hommes ; et quelque idée que vous ayez des félicités de l'Hyménée, je gagerois volontiers que vous n'y pensez guères. Cela pourroit bien être, Madame, dit Amaxite, parce qu'un philosophe est un mauvais meuble en ménage. Mais si quelque personne, un peu moins ennemie de la complaisance qu'Eonie, en vouloit subir le hasard, je serois ravi

de vous faire perdre la gageure. En achevant ces paroles tout le monde se leva, et Ophigénie fit venir des cartes pour jouer, en attendant que la pluie fût entièrement passée ; après quoi on monta en carrosse, afin d'aller jouir de cette douceur admirable qui reste dans l'air, après les pluies de l'été.

Au bout de sept ou huit jours, Valentinien et son épouse quittèrent la troupe, pour aller voir un de leurs amis qui étoit à la *Tour des Colombes*, à une journée du Valon Tranquille ; et leur absence fut moins douloureuse, par l'arrivée de plusieurs

personnes de qualité au Palais de Nicandre. Entr'autres il y vint le Pontife de l'*Hermitage blanc*, accompagné de deux de ses Religieux, dont la conversation étoit très-douce et très-civile. C'est un homme de sainte vie, et qui n'est parvenu à cette dignité que par son mérite; car encore qu'il porte le nom du grand Ophigène, et que cette illustre parenté lui donne droit de prétendre aux plus hautes dignités où la prétrise puisse être élevée, néanmoins ce n'a point été cette raison qui l'a fait élire par le commun suffrage de tous les hermites; mais la seule considération de sa ca-

pacité et de sa vertu. On passa fort agréablement une soirée, et une partie du jour suivant avec lui ; mais avant que de s'en aller, il fit promettre à la compagnie qu'elle iroit visiter son Hermitage, lorsque Valentinien et la Princesse Eromène seroinet de retour. Le lendemain ils arrivèrent, et aussitôt on résolut d'exécuter cette promesse le jour suivant. Comme la traite est assez longue, on partit de fort bonne heure, par un tems couvert et qui sembloit d'abord menacer d'une grosse pluie ; mais après une petite rosée d'un quart-d'heure, le Ciel parut si dégagé et si pur, qu'on eut une

assurance entière d'une fort belle journée. Le chemin se trouva très-bon, à l'exception d'un ou de deux endroits où la Princesse Eromène n'oublia pas de crier, et de demander à descendre, ce qui ne lui fut pas refusé.

On vit, en chemin faisant, les Ruïnes célèbres de la *Roche-des-Lions;* et l'on eut même la curiosité d'y entrer, pour admirer les grands morceaux d'architecture, dont est composé ce superbe Palais. Ce sont bâtimens gothiques, véritablement, mais d'une dépense infinie. Ce sont des tours

d'une grosseur et d'une hauteur étonnantes; et il n'y a presque pas moyen de comprendre pourquoi on a voulu faire des murailles d'une si prodigieuse épaisseur. Les salles et les appartemens, qui sont ruinés, ne laissent pas de conserver encore l'air d'une grande magnificence. On voit, par endroits, des sculptures très-délicates, des filets d'or appliqués sur la pierre fort ingénieusement; enfin tout y est grand et Royal, et si nos bâtimens modernes sont mieux disposés, on peut dire aussi qu'ils sont d'une dépense bien moindre, et que beaucoup de

gens sont capables de bien bâtir comme on fait à présent, au lieu qu'il n'y avoit pas trois ou quatre personnes dans un Royaume, qui fussent capables de bâtir de cette manière.

Au sortir de là, on continua sa route le long d'une plaine qui règne sur le haut de la montagne, d'où l'on apperçut, à main gauche, dans un fond, un des Palais du grand Roi *Aurélien;* mais on ne le vit que de loin; et il parut plutôt un réduit de chasse, qu'une maison proportionnée à la majesté de ce Prince.

A une heure de là, on commença à appercevoir l'*Hermitage blanc*. C'est un édifice très-ancien, situé au milieu des bois, dans le creux d'un Valon, où règnent la solitude et le silence. On tient qu'il fut bâti en ce lieu, par un des Seigneurs de la Roche-des-Lions, en mémoire d'un dangereux combat qu'il avoit entrepris lui seul, contre une bête farouche qui désoloit les forêts d'alentour, et les campagnes voisines; et que l'ayant tuée il voulut, par ce bâtiment, marquer le lieu d'une action si mémorable. Nous remarquâmes en effet, dans le Château de la

Roche, sur la porte de la grosse tour, la représentation du combat d'un Chevalier contre un Lion, ou un Ours (car les figures qui sont de pierre sont assez mal faites). Le Chevalier est à pied, armé de toutes pièces, et porte un coup d'épée dans le ventre de la bête, qui s'élance contre lui, et qui a les deux pattes de devant appuyées sur son bouclier; ce qui fait voir que ces anciennes traditions ont quelque vérité pour fondement.

Quand on fut arrivé à l'Hermitage, il parut bien qu'il n'en avoit que le nom. Les bâ-

timens en sont très-beaux, et distribués en plusieurs corps-de-logis destinés à recevoir les étrangers. La situation est des plus commodes, par l'abondance des eaux claires et vives qui s'y amassent, et qui s'y conservent dans plusieurs canaux où l'on nourrit du poisson. Les jardins s'étendent le long du Valon, et l'occupent presque tout entier. Devant le logis sont les parterres, et plus loin est le potager qui se jette encore à droite et à gauche des parterres. Les séparations s'en font par des allées d'Ormes qui se couvrent en berceau ; et plus loin de tout côté on se voit entouré

des bois qui règnent sur le haut des collines, et qui forment une espèce de couronne à ces jardinages. Le Temple est auguste par son antiquité; le dedans en est magnifique, et le devient tous les jours de plus en plus par les soins qu'en prend le Supérieur de l'Hermitage.

La compagnie s'y rendit en arrivant, et l'y trouva occupé aux mystères de sa sainte profession, où l'on assista. Ensuite on visita les nouveaux bâtimens qu'il fait faire, et les autres curiosités du lieu; et après quelque tems de promenade, on se rendit insensiblement dans sa

cellule, où l'on trouva un dîné qui sentoit plus la politesse des Villes, que la simplicité d'un Hermitage. La compagnie se trouva augmentée par l'arrivée de quelques Gentilshommes et Dames du voisinage, qu'un même désir y avoit attirés. Le tout s'y passa le mieux du monde de la part du Supérieur de l'Hermitage et des nouveaux venus; et je ne sais si l'on doit être fâché qu'il s'y rencontrât un Gentilhomme, qui se souvint qu'autrefois le dernier possesseur du Château de Nicandre, qui étoit décédé sans enfans, lui avoit fait espérer qu'il lui donneroit cette terre après sa

mort; car ce ressouvenir, qui fut accompagné de quelque chagrin de sa part, ne plut pas à Ophigénie, qui lui répartit un peu vertement; mais Nicandre n'en fit que rire, et la compagnie qui n'entra guères dans les sentimens de cet étranger, jugea qu'il auroit mieux fait de les dissimuler.

Après le repas, les Dames passèrent une heure en conversation, dans une salle fraîche, et dont les fenêtres avoient vues sur une grande pelouse enfermée de canaux, où l'on lâcha deux petits Chevreuils avec cinq ou six Chiens

faits au badinage, qui les chassèrent quelque temps sans leur faire de mal, et qui donnèrent beaucoup de divertissement. Pendant ce temps-là Nicandre, Valentinien, et Amaxite, allèrent visiter une célèbre Librairie qui est en ce lieu, où ils trouvèrent un nombre infini de livres de toutes sortes de sciences. Ils étoient accompagnés d'un Hermite très-savant, qui leur montra ce qu'il y avoit de plus curieux. Amaxite y auroit passé toute l'après-dînée sans peine, parce qu'il aime passionnément les livres; mais il fallut aller rejoindre les Dames, qui retournèrent au temple, où el-

les entendirent une excellente musique. Ensuite elles allèrent encore faire un tour dans les jardins, qu'elles trouvoient toujours plus beaux, d'où elles eurent peine à se retirer pour rentrer dans leurs carrosses. La séparation fut pleine de remercîmens et d'amitié, et l'idée de toutes les nouveautés qu'on avoit vues, servit d'un agréable entretien sur le chemin.

On n'arriva au Valon Tranquille que la nuit, à la faveur de ce beau clair de Lune d'été, qu'on peut appeler, avec raison, un Soleil qui ne brûle point.

Le jour suivant on se tint au lit un peu plus tard qu'à l'ordinaire ; et l'après-dînée on commença à jeter quelques paroles du retour; car encore que la compagnie fut charmée des douceurs de cette demeure, et que Nicandre et son épouse ne se lassassent point de leurs hôtes; néanmoins, Valentinien et la Comtesse Eonie, qui sentoient que leurs affaires les appeloient ailleurs, témoignèrent avec bien du regret qu'il falloit songer à interrompre le cours d'une vie si délicieuse. Nicandre eut assez de peine à y consentir; mais quelques avis qu'il avoit reçus de la ville Impé-

riale, qui lui firent comprendre que le service du grand Théodat demandoit sa présence en cette Ville, le rendirent plus traitable sur ce sujet. Le jour pris, toute la même troupe partit ensemble, hormis Ophigénie qui voulut demeurer, à cause de la maladie survenue à un de ses principaux domestiques, qui parut en quelque danger, et qu'elle ne voulut pas quitter en cet état, par un effet d'une bonté très-rare. Il n'y eut personne qui ne fût ému en s'éloignant du Château délicieux; les plus tendres en eurent les yeux un peu moites, et Amaxite tourna toujours la tête de ce

côté-là, jusqu'à ce qu'on fut dans la forêt. Cette tristesse dura jusqu'à dîné ; et la Princesse Eromène prit de-là sujet de déplorer notre destinée, qui nous fait perdre ordinairement ce que l'on commence à posséder avec plus de joie, et qui arrachoit une si bonne compagnie d'un lieu où elle s'endormoit dans le sein d'une si douce tranquillité. Cette réflexion fut trouvée fort à propos ; mais Amaxite dit qu'il n'y savoit qu'un remède, qui étoit de se réjouir si bien par-tout, que l'on n'eût pas sujet de regretter ce que l'on avoit perdu.

Mais pensez-vous, reprit la Princesse Eromène, que vous puissiez vous réjouir par-tout aussi bien que vous venez de faire ? Non, Madame, dit-il; mais je me réjouirai toujours, beaucoup ou peu; et pour peu que je me réjouisse, j'en souffrirai plus patiemment la privation d'un plus grand plaisir.

Le soir, on vint coucher à la ville Forestière, où l'on chercha toutes les manières de se consoler, suivant la pensée d'Amaxite. Sur-tout la Comtesse Eonie parut si gaie en soupant, qu'il sembloit que le séjour du Valon Tranquille, eût

augmenté ce fonds de belle humeur, dont elle est si avantageusement pourvue. Elle fit sur-le champ une petite Comédie, où elle-même joua son personnage si naïvement, que tout le monde auroit pris la feinte pour une vérité. Ce divertissement les mena assez avant dans la nuit qu'il fallut aller achever au lit; mais en se quittant, on prit la résolution d'aller le lendemain au Palais du *Prince Poliorcète*, qui est dans le voisinage de cette ville, et que l'on n'avoit point été voir en passant. On s'y rendit sur les huit heures du matin, et le temps ne fut jamais plus

favorable pour la promenade. L'air étoit rafraîchi par un vent presque insensible, qui s'étoit levé avec le jour, et les petits nuages qui couvroient le Soleil, ne laissoient échapper de ses rayons que ce qu'il en falloit pour rendre les fleurs plus brillantes, et pour faire éclater davantage les diamans liquides que les jets d'eau semoient en l'air. On y demeura jusqu'à midi, comme dans ces Châteaux faits par enchantement; tant il y a de beautés surprenantes !

Quoique les jardins qui sont tout à l'entour du Château

soient d'une très-vaste étendue, on peut dire néanmoins avec vérité, qu'il y a autant d'eau que de terre; car de quelque côté qu'on se tourne, on découvre, ou des canaux à perte de vue, ou des cascades sans nombre, ou de grand bassins à fleur de terre, du milieu desquels sortent de gros jets d'eau, qui montent jusqu'à la hauteur des plus grands arbres. Sur-tout, il y a lieu de s'étonner comment tant d'eaux amassées, qui font une véritable mer, ne produisent jamais d'orages; ou comment tant de fontaines jaillissantes, qui sont autant de petits torrens, pous-

sent continuellement de nouvelles eaux, et ne causent jamais d'inondation. Nicandre et Valentinien, qui aiment fort à marcher, voulurent aller se promener le long du grand canal, qui est d'une longueur et d'une largeur immenses. Amaxite ne se piqua point de les suivre, et demeura couché sur le gazon, à la vue de trente fontaines, et à l'ombre d'une allée de jeunes Ormes, dont les troncs sont entourés de Chèvre-feuille, qui étant alors en fleur, parfumoit l'air d'une odeur ravissante. Trois quarts-d'heure après, ils le revinrent joindre; et quand il se fut levé,

il leur dit que, pendant ce petit repos qu'il avoit pris, il avoit fait une réflexion sur toutes ces fontaines qui vont jour et nuit, laquelle passeroit peut-être dans leur esprit pour une furieuse bisarrerie. Il leur dit donc qu'il lui étoit venu en pensée, que ces jets d'eau perpétuels n'étoient pas si agréables que ceux qui ne vont que par intervalles; parce que l'œil et l'oreille s'accoutument à ces objets; et que quand on y est accoutumé, on ne s'en soucie presque plus. Que nous dites-vous là, répartit Nicandre? c'est la beauté des jets d'eau que de durer toujours. Et moi, repli-

qua Amaxite, je trouve que non, et que toutes les belles choses sont de même condition. Y a-t-il rien qui touche plus sensiblement que la Musique ? Et cependant, ce qui nous est une joie, nous deviendroit un supplice, s'il nous suivoit à toute heure, et si nous étions par-tout entourés de la bande des vingt-quatre Violons. Y a-t-il rien de plus agréable encore qu'un feu d'artifice durant une belle nuit, et de considérer ces replis industrieux et ces entrelassemens si justes, où l'on assujettit le plus indomptable de tous les élémens? Mais si toutes les nuits

on faisoit un feu d'artifice sous nos fenêtres, on les fermeroit enfin, et l'on feroit son possible pour n'en pas même entendre le bruit; parce qu'encore que l'on se plaise à voir les merveilles de l'Art, on ne se plaît pas néanmoins à les voir continuellement. La Nature même n'emploie-t-elle pas cette charmante vicissitude dans ses productions? Ainsi la Lumière qui en est la plus noble, fait reglément tous les jours place à l'Obscurité; et l'une et l'autre partagent également tout le temps de notre vie. Peut-on rien imaginer de plus charmant, quand on va

se promener le matin, que de voir s'élever, dans un grand parterre, plusieurs jets d'eau qui semblent se réveiller après avoir reposé toute la nuit ; et de remarquer les divers élans de la force intérieure qui les pousse, et qui leur fait faire des mouvemens si brusques et si violens, qu'on croiroit que l'impétuosité du feu se mêle à la pesanteur de l'eau ? Quel plaisir de les voir, quelques momens après, en leur état de perfection, et de jouir de leur beauté et de leur vigueur pendant le reste de la journée ? N'est-il pas agréable encore de les voir sur leur déclin, lors-

que la Nuit s'approche, et de remarquer comment ils baissent peu à peu, et que les gouttes d'eau qui s'épanouissent de leur sommet deviennent plus languissantes, et ne s'épanchent plus que comme des larmes qui annoncent leur fin prochaine? Qu'en suite ils disparoissent entièrement quand la nécessité du sommeil nous fait disparoître nous-mêmes, et qu'ils s'endorment, s'il faut ainsi dire, après nous avoir endormis. Ne semble-t-il pas qu'ils imitent, par ces mouvemens, le cours du Soleil et des astres? Et ces différentes altérations ne plaisent-elles pas

davantage que l'invariable égalité d'une durée continuelle ? On diroit qu'ils ne veulent pas couler la nuit, ou parce qu'ils craignent d'en troubler le silence, ou parce qu'il leur déplaît de prodiguer leurs richesses inutilement ; et cette réserve qu'ils ont de ne paroître que quand nous pouvons les voir, nous fait mieux sentir qu'ils sont tout entiers pour le plaisir de l'homme.

Mais après tout, dit Nicandre, quel inconvénient y auroit-il, quand ils iroient toute la nuit, pourvu qu'ils coulent d'une source inépuisable ? Le même

inconvénient, répondit Amaxite, que de donner un spectacle quand il n'y a point de spectateurs. Et cela est si véritable, que les grotes qui sont les endroits des Jardins où l'eau fait le plus de gentillesses, ne vont point toujours, parce que cela paroîtroit absolument ridicule, quand il n'y a personne pour les voir. Qui nous enseigne donc qu'il n'en soit pas de même des jets d'eau, principalement dans ces Jardins magnifiques, où il y en a un si grand nombre, que le Jardin tout entier n'est en quelque façon qu'une vaste grote? Car il ne sert de rien de dire qu'on peut

avoir tant d'eau, qu'il n'en coûte pas davantage à l'entretenir toujours dans les tuyaux; parce qu'encore que la chose se puisse faire sans augmenter la dépense, elle ne doit pas néanmoins se faire à cause qu'elle pêche contre le bon sens, et que c'est profaner les mystères de l'Art que de les étaler sans sujet. Il n'y a pas jusqu'à la façon de parler commune qui autorise cette pensée. Car n'appelle-t-on pas ces admirables élévations d'eau un jeu de l'Art et de la Nature qui s'assujettissent à nos caprices par complaisance; et quand on veut dire que ces eaux vont, ne dit-on pas encore, que les Fon-

taines, que les Cascades, que les Grotes jouent? Or quiconque joue, ne joue pas toujours; et l'imagination ne sauroit souffrir l'idée d'un jeu qui ne finit point? Ce sont des divertissemens précieux dont tous les momens doivent être comptés, et dont il ne faut pas être mauvais ménager, sous prétexte qu'on est en puissance d'en faire profusion. Enfin les possesseurs mêmes de ces belles maisons en goûtent mieux le plaisir par ce moyen; et outre qu'ils ne contractent jamais cette froide indifférence qu'on a pour tout ce qu'on voit incessamment, il est certain aussi

que lorsqu'on les vient visiter, ils ont toujours quelque chose à donner à la bien-venue de leurs amis. Car figurez-vous qu'ils les fassent entrer dans un Jardin dont les eaux ne paroissent pas d'abord, ne leur sera-ce pas un régal surprenant, que de voir ce grand Théâtre changer de face tout d'un coup, et s'animer à leur arrivée? Ne leur sera-ce pas une satisfaction très-sensible, de penser que tant de machines se remuent pour l'amour d'eux seulement, et qu'elles cessent dès qu'ils déclarent les avoir assez vues? Cette correspondance entre l'exécution et

leur volonté ne fait-elle pas qu'ils s'appliquent plus particulièrement tout ce qui en résulte ; et ne se pourroient-ils pas imaginer que ce sont les Nayades du lieu, qui viennent les recevoir, et qui ne se retirent qu'après leur avoir laissé admirer à loisir toutes leurs beautés ? Au contraire, quand les eaux vont en tout temps d'une même force, et que la présence des étrangers n'a rien causé de nouveau, la vue en est moins touchante pour eux. Ils considèrent cela comme une Comédie commencée, où ils surviennent par hasard, et où on ne les a pas attendus ; et ils

n'ont point à remercier le maître du logis de leur avoir rien fait voir d'extraordinaire, puisqu'il n'en eût été ni plus ni moins, quand ils n'y seroient pas venus.

Tous ceux donc qui vantent ces Fontaines perpétuellement jaillissantes, n'en connoissent pas bien l'usage, et se font un plaisir de la chose même qui le détruit. Aussi bien, est-ce très-improprement qu'on donne le nom de perpétuels à ces jets d'eau, puisque cent accidens assez ordinaires en interrompent le cours. Et ne vaut-il pas mieux qu'ils cessent par

le jugement du Fontenier qui les gouverne, que par la rencontre d'une Grenouille qui se sera glissée dans le tuyau, ou par l'amas de la bourbe qui s'y peut faire? C'est pourquoi je trouve que les fameux Jardins du Palais d'Apollon, que le grand Théodat a fait bâtir, et où toutes les eaux ne vont que par intervalles, sont incomparablement plus charmans que si elles alloient toujours; parce qu'étant très-beaux à voir, même sans les Fontaines, il s'y fait une augmentation de beauté inconcevable lorsqu'on y donne l'eau; et c'est là la souveraine perfection de toutes.

les choses voluptueuses, que de ménager si bien le plaisir, qu'il monte toujours par degrés.

Ah Dieux ! s'écria Nicandre, que l'opinion que vous soutenez plaîroit au grand Théodat, qui aime si passionnément le Palais dont vous parlez ; et je voudrois me pouvoir souvenir de vos raisons pour en entretenir Ophigène, qui prend tant d'intérêt à tout ce qui regarde la satisfaction de ce grand Monarque. Mais je doute fort que vous puissiez persuader tout le monde et le faire revenir à votre avis.

Je ne me soucie point de persuader, dit Amaxite ; je ne me soucie que de défendre la vérité, et je suis assuré que je la défends.

Comme il achevoit ces paroles, les Dames qui se tenoient au frais au près des Fontaines du petit bois, leur envoyèrent dire qu'il étoit temps de songer à la retraite. Ainsi, toute la compagnie s'étant rassemblée, on revint droit à la ville Impériale.

En chemin, on fit rencontre de *Larisse*, d'*Hestiopée* et de la Princesse *Nicope*, qui ve-

noient au-devant d'Eromène et des autres Dames, parmi lesquelles elles croyoient trouver Ophigénie. La compagnie se mêla dans les carrosses pour se divertir plus agréablement jusqu'à la maison de Nicandre, où l'on descendit. En se séparant Valentinien et son épouse engagèrent toute la troupe à aller le lendemain souper chez eux ; et cette partie s'exécuta avec tant de délicatesse et d'abondance, qu'il parut bien que Valentinien, qui s'étoit plaint de la magnificence des repas de Nicandre, n'avoit guères profité des avis qu'il donnoit aux autres.

Ce soir fit la séparation véritable de cette charmante Compagnie, qui se tenoit encore par un lien invisible après l'invitation de Valentinien.

Voilà, Madame, l'occasion qui m'a séparé de vous quinze jours entiers, et pendant lesquels vous avez bien eu la bonté de vous informer de ce que j'étois devenu. Au reste, parce que je ne vous ai raconté que des choses douces et tendres, ne vous imaginez pas pourtant que je n'aie rien vu de plus sérieux. J'ai vu des événemens qui tiendront leur place dans l'Histoire. J'ai vu

en peu de jours renverser une ville entière et en rebâtir une nouvelle (ce ne sont pas là des railleries, comme vous voyez); et quoique les habitans de cette ville ruinée aient des alliances de tous côtés, et qu'il n'y ait point de Prince qui ne fût fort aise de leur donner le couvert et de fournir à leur subsistance, ils ne se sont pas avisés néanmoins de se servir de tous ces avantages pour se soulever contre l'Auteur de leur délogement, et se sont contentés de venir soupirer tous les soirs autour de leurs demeures ordinaires, où ils ne trouvoient plus que la pla-

ce. Aussi, est-il certain que cette entreprise, qui s'est faite avec assez de violence, ne part d'aucune mauvaise intention; et qu'au contraire on n'a détruit leur ville que pour leur en édifier une plus forte, et où ils fussent plus en sûreté contre leurs ennemis, qui pouvoient à toute heure leur faire insulte, et qui avoient déjà quelques-uns des leurs logés dans l'enclos de leurs murailles. Il leur eut été peut-être plus commode de bâtir la nouvelle ville avant que d'abattre l'ancienne; mais la saison n'est pas fâcheuse pour camper durant quelques jours; et ils se

reposent entièrement de leur fortune sur la prudence de celui qui les a délogés si brusquement ; sachant bien qu'il a réglé de plus grandes affaires que celle de leur Communauté ; et qu'enfin il sait comment il faut appaiser les mouvemens séditieux s'ils avoient été capables d'en faire. Je pourrois bien vous conter encore plusieurs Aventures de pareille force ; mais il vous les faut laisser apprendre par la voix de la Renommée. Je me contenterai de vous avoir parlé de ce qui me regarde, et de vous assurer que je ne passerai jamais de jours plus heureux,

sinon ceux où il vous plaîra de m'acccorder l'honneur de vous dire que je suis, le plus passionnément du monde,

MADAME,

Ce 4 Juin 1673,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur,

ERGASTE.

LE VALON TRANQUILLE.

SONNET.

SOUS un heureux climat, où la douce Nature
Dispense ses trésors au gré de nos souhaits,
Est un Valon où régne une profonde paix,
Où l'Air est toujours pur, et l'Onde toujours pure :

Là, d'une inébranlable et noble architecture,
S'élèvent les hauts murs d'un antique Palais,
Séjour de cent Guerriers, qui par mille beaux faits
Ont vaincu de l'Oubli la nuit obscure.

Là, de Vin et de Lait regorgent les Hanxeaux;
Les arbres sous les fruits laissent cheoir leurs rameaux,
Les Jardins en tout temps sont émaillés de Roses ;

Nicandre est possesseur de ces aimables lieux;
Mais pour servir son Prince il quitte toutes choses;
Et loin de ce grand Roi rien ne plaît à ses yeux.

CLEF

DU VOYAGE

DU

VALON TRANQUILLE.

AEMILIE. Nous n'avons pas de preuve que cette Relation soit adressée à Madame Colbert, Marie Charron, femme du Ministre, et fille de Jacques Charron, Seigneur de Ménars, Grand-Bailli d'Epée à Blois, morte en 1687. L'estime que cette Dame, ainsi que son mari, faisoient de Charpentier, et le bon accueil qu'il recevoit dans leur maison, où Chapelain et l'Abbé de Bourzeis l'avoient fait connoître avantageusement, pourroit en faire

naître l'idée. Il paroît qu'Æmilie avoit des parens qui accompagnèrent le Roi à la guerre de Hollande ; qu'elle-même devoit être du Voyage du Valon Tranquille ; et qu'on regretta beaucoup que ses affaires l'en eussent empêché. Elle a cela de commun avec *Larisse ;* et il n'est pas impossible que ce soit la même personne, sous deux noms différens. Le lecteur choisira, où imaginera quelque chose de mieux. Ces titres de Princesse, de Comtesse, sont imaginaires, et des embellissemens de Roman.

AMAXITE. Plaustrarius Faber; Charron, Charpentier. C'est l'auteur lui même, François Charpentier, de L'Académie Française, et de celle des Inscriptions et Belles-

Lettres. Il s'est peint assez fidèlement. Il dit que la vie sédentaire ne lui a pas laissé une taille aussi fine qu'on pourroit le souhaiter : aussi Boileau l'appelle-t-il *le Gros Charpentier :* et Furetière, son ennemi, dit que s'il lui avoit reproché quelque jeûne austère, son excès d'embonpoint l'auroit démenti. Le même Furetière le regardoit comme ami des bons morceaux : S'il se fâche, dit-il, une bonne soupe nous raccomodera. C'est bien là le caractère d'Amaxite, qui n'oublie pas la profusion des viandes et des liqueurs les plus exquises, la friandise des entremets et l'abondance du dessert ; et qui aime mieux boire le vin de certaines collines, que d'aller par curiosité en visiter le plant, etc. Aussi Charpentier,

qui d'abord avoit cherché à se justifier, et qui s'étoit piqué du bon mot de Furetière, voyant que tout le monde en rioit, eut-il le bon esprit de finir par en rire lui-même, vraisemblablement en avouant la dette : *Habemus confitentem reum.* Amaxite débitoit assez facilement ce qu'il savoit, il aimoit un peu à disputer. Le trente-deuxième Journal des Savans, de 1702, dit que Charpentier étoit naturellement éloquent, et parloit avec véhémence ; de sorte que lorsqu'il soutenoit un avis, et que son feu s'allumoit par la contradiction, il lui échappoit des choses plus belles encore que tout ce qu'il a écrit de plus vif et de plus animé. Le même Journal, en parlant du caractère de ses Ouvrages, dit qu'on y trouvé par-tout de l'esprit et de

l'art, de la force et de l'érudition. Le Nouveau Dictionnaire Historique, par une Société de Gens de Lettres, dit que sa Prose est assez noble. Voltaire, dans son Siècle de Louis XIV, appelle Charpentier un Académicien utile; et il le loue d'avoir soutenu que les Inscriptions devoient être en français plutôt qu'en latin. D'Alembert dit que son ame étoit douce et honnête; qu'il oublioit aisément les injures, et jamais l'amitié ni les bienfaits; qu'enfin, s'il n'eut pas des talens rares, il eut des vertus plus rares encore; et qu'il mérite d'être proposé comme un modèle de sagesse et de conduite aux Hommes de Lettres.

N'écoutons donc pas la haine envenimée de Furetière : » Charpen» tier, dit ce caustique ex-Acadé-

» micien, à cause qu'il sait un peu » de grec, passe pour Savant de» vant ceux qui n'en savent point du « tout. » Cette réflexion est injuste et outrée. Les Traductions de Xénophon, par Charpentier, ne sont pas sans mérite. Le grec étoit son étude favorite ; et dès l'âge de vingt-deux ans, il travailla à la vie de Socrate, qui fut très-bien reçue du Public. Laissons donc les sarcasmes auxquels son amour pour le grec a pu donner lieu : et pour nous renfermer dans notre sujet, remarquons qu'il n'y a pas jusqu'à ce goût pour cette langue savante, qui ne le décèle par la métamorphose des noms français en noms grecs.

Nous passons aussi sous silence tout ce qui a été dit de Charpentier,

et ce qu'on trouve par-tout ; les épigrammes qu'il s'étoit attirées de la part de Boileau, parce qu'il n'étoit point admirateur outré des Anciens, et peut-être à titre d'ami de Perrault (haine, au surplus, qui lui a mérité la faveur des Voltaire et des d'Alembert) ; les divers jugemens des Dictionnaires Historiques, qui se faisant, pour la plupart, un devoir de copier tout ce qui a été dit avant eux, présentent souvent, en conséquence, des articles dont la moitié est en contradiction avec l'autre moitié ; et enfin le Catalogue de la plupart des Ouvrages de Charpentier, que l'on peut voir dans les Eloges de l'Académie des Inscriptions, édition in-8°., où il a été ajouté par l'Abbé Goujet, à la prière de M. de Boze ; nous ne

parlerons que de ceux qui sont omis dans ce Catalogue.

Persuadé que la lecture des Voyages étoit très-utile, Charpentier a été l'Editeur de quelques Ouvrages de ce genre qui ont beaucoup gagné à passer par ses mains. Je ne citerai ici que le Voyage du Levant, de Nicolas du Loir, imprimé en 1654, dont il corrigea le style, et qu'il enrichit de plusieurs remarques. Il a rendu le même service aux Voyages du Chevalier Chardin, ainsi qu'à l'excellent Ouvrage de M. Guillet : *Athènes ancienne et moderne*. La Préface de Catulle, par La Chapelle, est presque toute entière de lui. Il est l'auteur de l'Epître dédicatoire et de la Préface du Dictionnaire de l'Académie.

Le Chancelier le chargea d'examiner le fameux livre intitulé *l'Espion Turc, dans les Cours de l'Europe.* Charpentier donna l'approbation, sous la condition que Gio Paolo Marana, véritable auteur de ce livre, reconnoîtroit par un écrit qui devoit rester entre les mains du Censeur, que l'approbation ne lui avoit été accordée qu'à la charge de retrancher quatre endroits de son livre; ce qu'il signa à Paris, le 28 Septembre 1686.

Je ne parle point d'une Epigramme latine de quatorze vers, que Charpentier composa contre Chapelain et sa Pucelle *sempiternelle;* et je terminerai cet article par six vers qu'il fit pour mettre au bas de son propre portrait, et qui nous font connoître la seule dignité

à laquelle il est parvenu dans toute sa vie. Il les composa à la prière de M. de P.les, son ami. Cet artiste, si éclairé sur son art, avoit commencé son portrait, qu'il ne vouloit pas achever à moins que Charpentier ne fit des vers pour mettre au bas. Les voici tels qu'il les composa sur-le-champ :

Le rang où je suis parvenu,
N'est pas d'un fort grand revenu ;
Un Doyen de l'Académie
Fait peu craindre son tribunal :
Pour être estimé dans la vie,
Il faut pouvoir faire du mal.

AURÉLIEN. Le Duc d'Orléans. Le Palais du grand Roi Aurélien, qu'on ne vit que de loin, dans un fond, à gauche, et qui ne

parut qu'un réduit de chasse, c'est le Château près de Coucy-la-Ville, qui appartenoit, comme tout le reste du domaine de Coucy, à Monsieur, frère unique de Louis XIV, à titre de Seigneur engagiste.

CAROLINE. Charpentier nous fait ici grace du grec, et paroît ne donner qu'un nom de baptême à cette Infante; c'est-à-dire, à cette jeune personne qui n'étoit pas mariée, et qui appartenoit à quelque Chapitre noble, tel que Remiremont. On sait que ces Dames ont toujours prétendu n'avoir jamais été astreintes à aucune règle de religion, ni à aucuns vœux; que leurs prébendes ne sont point des bénéfices; et qu'enfin leur état est fondé sur ce qu'on lit dans l'Ecriture: que

les Filles du sang royal de David étoient élevées dans le Temple, jusqu'à ce qu'elles se mariassent, ou qu'elles choisissent une autre condition : l'Abbesse seule est liée par des vœux.

CHATEAU de la Montagne (le). Versailles.

EONIE. De *suus*, *sua*, *suum*, par allusion à son état de veuve ; ou, si l'on aime mieux, parce qu'elle est jalouse, à l'excès, de la liberté de son sexe, qu'elle défend envers et contre tous. On peut dire de sa dispute avec Charpentier, sur ce sujet : *Bien attaqué, bien répondu.* L'Epigramme,

Reçois de moi, chère moitié, etc.

est imitée de l'Anthologie, comme

le dit Charpentier lui-même dans le Carpentariana : » C'est une femme, » dit-il, dont le mari est mort, et » avec lequel elle avoit assez mal » vécu, qui adresse ces vers au » défunt : *Reçois de moi*, etc. » On la trouve en effet dans l'Anthologie, paragraphe 12 du troisième livre, feuillet 133 verso, de l'Edition des Aldes, où cette pièce est attribuée à Julien l'Egyptien. La voici, traduite presque à la lettre :

Quod tibi de Rhodio tumulum de marmore condit,
Quod servata dedit munera pauperibus,
Uxor mente facit gratâ, nempe, optime conjux,
Libertate statim, te moriente, fruor.

Les traits de satyre qu'on trouve dans le Carpentariana, contre toutes les femmes en général, ne sont peut-être pas de lui, comme le remarque d'Artigny, mais de l'Editeur (Camusat). Il ajoute qu'ils ne donneroient pas une grande idée de sa politesse. Ce petit Voyage le justifie : on ne peut rien ajouter à sa prévenance pour les Dames ; il leur accorde d'une manière délicate les éloges les plus flatteurs ; et s'ils sont tempérés par quelque restriction, ce n'est que pour les rendre moins fades, et, comme il le dit lui-même, pour l'exercice de l'esprit et pour rendre la conversation plus éveillée. J'en fais juge toutes les femmes : un adorateur transi les dégoûteroit ; la fumée d'un encens perpétuel leur causeroit des vapeurs ;

elles ne sont pas fâchées qu'on leur dise quelquefois un peu de mal de leur sexe ; elles trouvent assez à en faire l'application à quelque personne de leur connoissance, sans être forcées à un retour sur elles-mêmes, et sans qu'il leur vienne seulement dans l'imagination qu'on a eu assez peu de galanterie pour les peindre personnellement.

ERGASTE, signifie l'Auteur.

EROMÈNE. Amanda, Aimable. Femme de Valentinien.

HESTIOPÉE. Excipiens advenientes ; qui reçoit, qui vient au-devant.

HERMITE près de la Tente

Royale. Aussi inconnu que son Hermitage.

HERMITAGE BLANC (l'). à peu de distance de Coucy. Cet Hermitage n'en a que le nom : il est fondé en partie par les Seigneurs de la Roche-des-Lions (Coucy). Il y a une nombreuse Bibliothèque ; un Temple magnifique, et qui le devient de jour en jour, par les soins que prend le Supérieur de l'Hermitage ; et enfin, pour dernier coup de pinceau, son Abbé porte le nom du grand Ophigène, et a été nommé par ses Religieux à cause de son mérite. En voilà plus qu'il n'en faut pour désigner, à ne point s'y méprendre, PRÉMONTRÉ, Chef-d'Ordre, à une lieue de Coucy, au milieu des bois, dont l'Abbé, Mi-

chel Colbert, frère de l'Archevêque de Rouen, élu en 1666, sur la démission, en sa faveur, d'Augustin le Sellier, ne fut sacré qu'en 1670, deux ans avant l'époque de ce Voyage, et mourut à Paris, en 1702, après avoir fait de grands embellissemens à Prémontré.

LARISSE. Grata, jucunda. Agréable, charmante. Nos Voyageurs se flattoient de l'avoir dans leur compagnie ; mais elle s'excusa. Charpentier paroît très-affligé de ce contre-temps, et avec raison : l'éloge qu'il en fait est court, mais il dit beaucoup.

NICANDRE. Victor. Qui a vaincu, qui a triomphé des Obstacles. Vincent Hotman, Conseiller

au grand Conseil, jusqu'en 1656, qu'il fut pourvu de la charge de Maître des Requêtes; depuis Intendant de Tours, de Bordeaux et de Montauban; Intendant des Finances en 1669; et mort, sans enfans, en 1683. Il étoit de la même famille que les célèbres Jurisconsultes François et Antoine Hotman. Son portrait n'est point flatté. Il étoit éloquent, et très-entendu dans les affaires. Dans le MS. cité par le P. le Long, N°. 32991 : *Caractères de tous les Officiers du Parlement de Paris, vers* 1660, qu'on prétend avoir été fait par le Surintendant Fouquet, pour le Cardinal Mazarin, on lit : Hotman de Fontenay, a l'esprit agréable, et fait avec honneur sa charge et ses emplois.

Il étoit du nombre des Conseil-

lers les plus intimes de Théodat (il étoit Conseiller d'Etat). C'est par ses soins que s'est terminée une des plus grandes affaires, etc. Il a fait paroître un courage ferme, etc. Et quelques dangers dont il ait pu être menacé, etc.; voilà, sans doute, ce que Charpentier a cru pouvoir exprimer par le nom de Nicandre qu'il lui donne. Il s'agit ici de la Chambre de Justice, établie en 1663 et 1664.

Le Journal MS. de l'affaire de M. Fouquet, par M. Masnau, l'un de ses Juges (Journal différent, à ce qu'il paroît, de celui que cite le P. le Long, N°. 32584*, puisqu'il l'attribue à M. d'Ormesson), nous apprend que M. Talon, étant Procureur-général de la Chambre de Justice, M. Fouquet proposa con-

tre lui plusieurs chefs d'accusation, fondés, pour la plupart, sur la haine capitale qui étoit entre eux; mais sur-tout parce qu'au mois d'Octobre il y avoit eu un complot, entre M. Talon et M. Colbert, pour perdre le Surintendant. La requête de celui-ci fut jugée le 30 Janvier 1663, et mise à néant, sur ce que le Procureur-général ne peut jamais être récusé, lorsqu'il n'y a pas de partie civile. Cependant, le 27 Novembre de la même année, le Roi nomma, à la place de M. Talon, MM. Hotman et Chamillard, pour faire conjointement la fonction d'Avocat et de Procureur-général, tant en matières civiles qu'en matières criminelles, à la réserve de celle de M. Fouquet et des Trésoriers de l'Epargne, qui fut réservée à M. Chamillard.

Ce fut un bonheur pour M. Hotman, de n'être point chargé de cette malheureuse affaire, où l'accusé pouvoit être coupable, mais avoit pour lui la faveur publique; l'indignation que l'on avoit contre l'acharnement de ses ennemis, lui ayant fait autant de partisans, que sa générosité et ses autres vertus personnelles : affaire qui couvrit de gloire les Lamoignon, les Catinat, etc., comme elle couvrit d'infamie ces ames vénales qui se montrèrent plutôt comme parties de Fouquet que comme ses Juges; affaire, en un mot, qui sembla prouver ce vers plein de sentiment du bon et généreux Lafontaine :

Et c'est être innocent que d'être malheureux.

Je dis du généreux Lafontaine ; puisqu'il partagea, seul avec Pelisson, la gloire de n'avoir point abandonné son protecteur, et d'avoir employé les charmes les plus touchans de la Poësie, pour obtenir sa grace ; comme Pelisson mit en usage tout ce que l'Eloquence a de plus persuasif, pour prouver son innocence ou diminuer sa faute. Que ne puis-je étendre un voile sur la conduite de Colbert ! Mais c'est avec douleur que je suis obligé de remarquer que Lafontaine fut le seul qui n'eut point de part aux graces et aux faveurs qu'il répandit sur tous les autres Gens de Lettres. Si cet oubli fut dicté par un esprit de vengeance, quelle petitesse, et quelle tache pour ce Ministre !

Le portrait de Vincent Hotman a été gravé par Simon ; et en 1671 par l'Enfant : tous deux in-folio.

NICOPE. Victoria. Nous n'avons aucun détail sur ce personnage : peut-être est-ce tout simplement quelque demoiselle Victoire.

OPHIGENIE. Fille du Serpent. Ce nom nous a donné la clef de tout le Voyage. Les Armes de Colbert étoient ce que l'idiome Héraldique appelle Parlantes : un Serpent, *Coluber*. Remarquez qu'elle n'est point fille de Colbert, du grand Ophigène, cet homme extraordinaire, qu'il semble que le Ciel n'ait fait naître que pour bannir les désordres, etc. On dit seulement qu'elle est de sa Maison. Il

s'agit en effet de Marie Colbert, que le Moréry appelle tantôt Marie, tantôt Marguerite, fille de Jean-Baptiste Colbert, Seigneur de Villacerf et de S. Pouange. Elle avoit épousé M. Hotman, et ne mourut qu'en 1704, à quatre-vingt-neuf ans. On en fait ici un éloge accompli ; et ce qui ne permet pas de soupçonner la flatterie, c'est qu'une partie de cet éloge est fondée sur des faits ; ce qui est la vraie manière de louer.

PALAIS D'APOLLON (le). Marly. La devise de Louis XIV étoit un Soleil. Il est représenté sous cet emblême au Château de Marly, dont le Pavillon principal, accompagné de douze autres plus petits, six de chaque côté, semble

désigner le Palais du Soleil, et ce que les Astronomes appellent ses douze demeures. Un Roi qui portera mon nom etc., c'est toujours Louis XIV. Cette histoire des amours d'Apollon et d'une jeune Nymphe, paroît n'être qu'un ornement mythologique, dont on auroit bien de la peine à trouver le fondement dans l'Histoire.

PEUPLES de la mer Septentrionale, qui par leur insolence etc. Les Hollandais, auxquels les Rois de France et d'Angleterre déclarèrent la guerre le même jour, le 7 Avril 1672.

POLIORCÈTE (le Palais du Prince). Preneur de Villes. Chantilly, Palais du grand Condé. Il est

fâcheux que Charpentier, après une description assez intéressante des Eaux de Chantilly, fasse une dépense très-grande et très-inutile pour soutenir une très-mauvaise thèse, et pour élever les eaux intermittentes et bourbeuses de Versailles, au-dessus des jets d'eau perpétuels de Chantilly. Une assertion aussi bisarre ne mérite pas qu'on se donne la peine de la réfuter, et de prouver qu'un séjour délicieux, où la Nature a prodigué tous ses dons, est infiniment au-dessus d'un lieu qui doit tout à l'art; qui sera, si l'on veut, un ouvrage de féerie, mais dont on ne pourra jamais dire, comme des Jardins enchantés d'Armide : L'Art, quia tout fait, ne s'y montre nulle part.

Ce ne seroit point excuser l'Auteur que de dire qu'il a voulu faire sa cour à Louis XIV et à Colbert, aux dépens de la vérité; et Charpentier ne peut l'avoir fait ici qu'aux dépens de la véracité dont il se pique, ou tout au moins aux dépens du bon goût. Son goût ne sera certainement celui de personne; et j'oserois bien assurer, sur-tout, que dans la distribution des exemplaires de ce petit Ouvrage aux personnes intéressées à sa lecture par quelque endroit, le Prince de Condé ne fut certainement pas compris.

ROCHE DES LIONS (la). Ses ruines célèbres, ses tours d'une grosseur et d'une hauteur étonnantes, ses murailles d'une prodigieuse épaisseur, tout annonce les ruines de l'an-

cien Château de Coucy, que nos Voyageurs admirèrent en allant à l'Hermitage blanc. Les Armes des anciens Coucy n'étoient point des Lions ; mais ils auront pu voir quelques vestiges des supports, qui pouvoient être des Lions, ou d'autres animaux, car ils n'assurent point que c'en fut.

ROI des trois Isles. Le Roi d'Angleterre.

SINEA. Anagramme de la rivière d'Aisne, qu'on passa à Choisy-au-Bac, après une heure de chemin, au sortir de Compiegne, pour traverser une forêt, la forêt de l'Aigue.

TENTE Royale (la). Com-

piegne, où Louis XIV fit quelquefois des camps, et où il coucha en partant pour la Hollande.

THÉODAT. Deodatus. Dieudonné, Louis XIV. Ce nom, comme on sait, fut donné à ce Prince, parce que sa naissance parut une faveur du Ciel, après un mariage de vingt ans, qu'on avoit cru stérile.

TOUR des Colombes, à une journée du Valon Tranquille. Valentinien et sa femme y vont passer quelques jours. L'indication est trop vague. Le nom de ce lieu, ou les Armoiries des Seigneurs pourroient mettre sur la voie.

VALENTINIEN. De *Valeo*, être fort et courageux. Ce doit être

quelque Provençal ou Toulousain, qui avoit commandé les armées de Théodat, et qui a été Gouverneur d'une forteresse très-importante, dans l'Ausonie (en Italie, ou plutôt en Piémont, vers 1642).

VALON TRANQUILLE (le Château du). A cinq heures de chemin de Compiegne, en remontant l'Aisne, ne peut être que Fontenay, terre de M. Hotman, qui même en portoit le nom. Sa situation, autant qu'on en peut juger par la Carte de l'Académie, est conforme à la description qu'on en trouve ici, étant situé entre deux valées, sur une élévation qui a la forme d'un Navire etc.

Le corps des *Villes voisines* etc.

Soissons etc. *J'ai vu renverser une Ville entière, et en rebâtir une nouvelle*, etc. Ce seroit se défier de l'intelligence de ses lecteurs, que d'évoquer ici les mânes de Mathanasius, et de faire un long commentaire. On comprend assez, sans autre explication, qu'il s'agit tout simplement d'une Etable pour des Brebis, ou pour quelques autres Animaux, qui menaçoit ruine, et qu'on reconstruisit en peu de jours. C'est le propre de la Poësie de tout embellir. *Facere magna ex parvis;* et le tour romanesque que Charpentier avoit pris dans sa relation, l'autorise à aller, en cela, sur les brisées des Enfans d'Apollon.

VILLE Forestière. Senlis. *Sylvanectum*, où l'on dîna, en partant

de Paris ; comme on y coucha, au retour du Valon Tranquille, après avoir représenté une petite Comédie que la Comtesse Eonie composa sur-le-champ ; ce qui est un nouveau trait à ajouter à son caractère.

VILLE Impériale. Paris.

VIOLONS (la Bande des vingt-quatre). C'étoit alors la plus célèbre de toute l'Europe, jusqu'à ce que Louis XIV eut créé une nouvelle Bande qu'on nomma les Petits Violons ; qui étoient moins nombreux, mais qui, dirigés par Lulli, effacèrent bientôt les vingt-quatre.

FIN.

ERRATA,

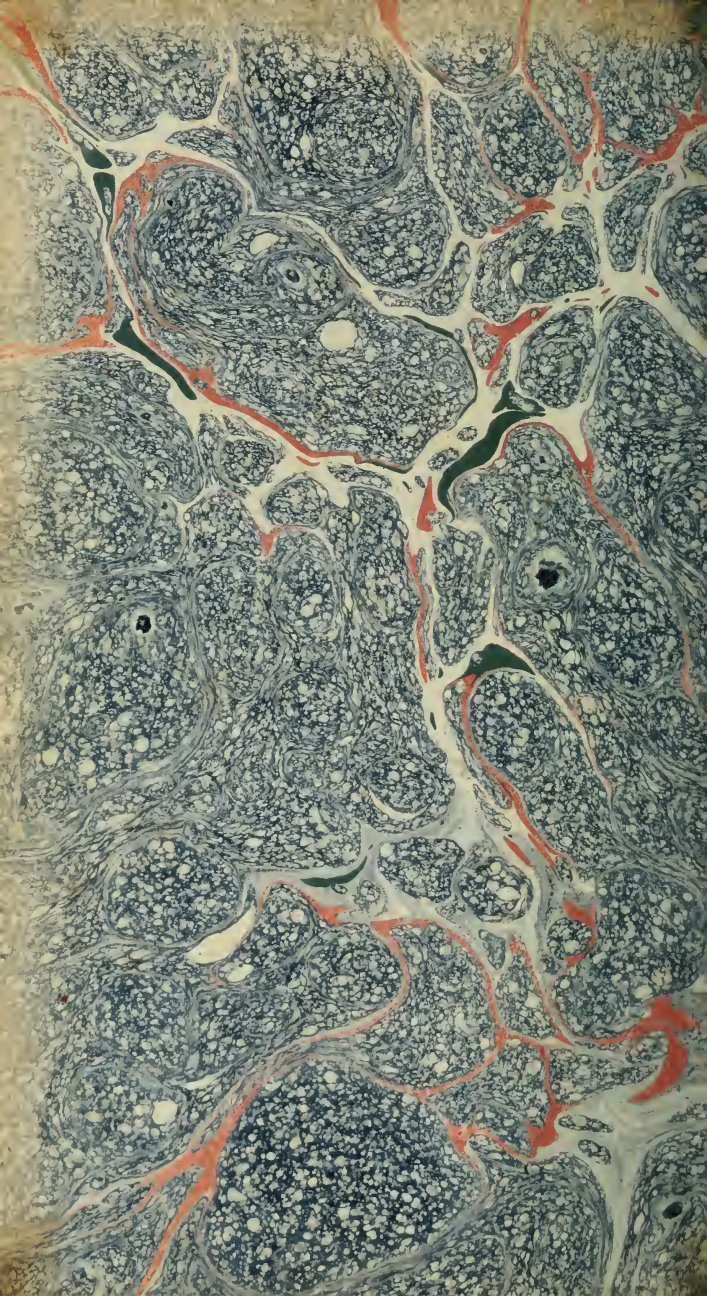
EPILOGUE, ou tout comme on voudra l'appeler.

NOUS ne croyons pas qu'il nous soit échappé beaucoup de Fautes dans l'Impression de cet Ouvrage. Quelques expressions et l'Orthographe de certains mots, ne sont qu'une suite de notre fidélité à représenter le Texte de la première Edition. En voici un Echantillon : Le mot *Après-dîné* qu'on trouve à la page 86 est écrit *Après-dînée*, à la 84. Le P. Bouhours, étant à l'agonie, disoit : « Je » *vais* ou je *vas* mourir ; car on dit » l'un et l'autre. » Il paroît que du tems de Charpentier, on disoit de même indifféremment : *Après-dîné*, ou *Après-dînée*. Il étoit réservé à l'Académie de Marseille de jeter de gra-

des lumières sur une Question de Grammaire aussi importante. C'est du moins, ce que nous apprend l'auteur du *Visclediana*, ouvrage qui n'est encore que manuscrit, et dans lequel Chalamont de la Visclède, et l'Académie, dont il étoit Secrétaire, sont aussi peu ménagés que Voltaire et Maupertuis dans le *Voltariana* et dans le *Maupertuisiana*. On y rapporte que dans une Séance particulière de l'Académie de Marseille, le chapitre des Nouvelles et de la Gazette étant épuisé, les Académiciens donnoient déjà des preuves sonores d'un ennui porté au dernier période; lorsqu'un confrère les tira de leur léthargie, par la proposition d'une difficulté de Grammaire : Doit-on dire : l'*Après-dîné*, ou l'*Après-dînée?* Un mois entier suffit à peine pour écrire les dits, et contredits. Enfin la docte

Académie prononça, et pour ne mécontenter personne, décida gravement qu'*Après-dînée*, étoit plus doux dans la bouche d'une femme ; et qu'*Après-dîné* dont le son est plus mâle, convenoit mieux à l'homme. « On a prétendu, continue l'auteur, » que la Question étoit demeurée » indécise ; mais pour moi, j'aime » mieux croire que la Pythie a rendu un mauvais oracle, que de » croire qu'elle a demeuré muette. »

Nous renvoyons, pour de plus grands détails, à une *Bibliothèque critique et raisonnée de tous les ANA et des Mélanges de Littérature*, que nous espérons donner incessamment, et qui sera plus étendue que tout ce qui a paru jusqu'ici en ce genre.



PQ
1735
C86V6

Charpentier, François
Le voyage du valon
tranquille Nouv. éd.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY